

## "Courrier International", 20 août 2009

### Mémoire : Sainte-Livrade sur Mékong

*Un camp de "rapatriés" d'Indochine s'étirole peu à peu au cœur du Lot-et-Garonne. Les quelques "grands-mères de Saigon" qui y vivent encore perpétuent la mémoire douloureuse de leur relégation.*

*Contexte : Le Centre d'accueil des Français d'Indochine (CAFI) de Sainte-Livrade a été créé après la défaite de Diên Biên Phu, en 1954. Ce camp composé de 26 baraquements militaires préfabriqués a accueilli à partir de 1956 un total de 1 160 personnes, parmi lesquelles un grand nombre d'enfants (60 % du total). Ces "logements" ne comportaient ni salle de bains, ni eau chaude, ni WC et le règlement intérieur interdisait de sortir du camp sans autorisation administrative.*

Elles s'en vont l'une après l'autre. Comme de petites lucioles attrapées par la poussière du temps, elles s'éteignent dans leurs maisonnettes entourées de jardins bonsaïs, emportant avec elles une histoire demeurée secrète et laissant une ultime trace lumineuse sur le seuil. Comme par enchantement, la vieillesse a balayé la peur. Aujourd'hui, les dernières "grands-mères d'Indochine" de France ont enfin envie de faire connaître ce qu'a été leur vie. Mais l'endroit où elles ont vécu pendant plus de cinquante ans, le camp d'accueil pour les rapatriés de la guerre d'Indochine, près de Sainte-Livrade, dans le Lot-et-Garonne, est maintenant presque vide. La plupart des "résidents" se sont dispersés aux quatre coins de la France. Pendant un demi-siècle, elles ont gardé pour elles leurs rancœurs et aujourd'hui elles disent enfin leur sentiment de s'être fait voler leur vie. Dans l'illusion d'éphémères amours coloniales, veuves ou épouses abandonnées et trahies par des militaires ayant une double vie, elles avaient été précipitamment embarquées avec leurs enfants après la "débâcle" française en Indochine, puis envoyées loin des regards indiscrets, dans une région oubliée de tous, parquées dans un camp contrôlé par d'anciens fonctionnaires de police, entouré de barbelés. Joséphine Le Crenn est une petite silhouette fragile, recroquevillée sur son divan. Mais sa voix est limpide, comme ses pensées. Elle se lève en s'aidant de deux cannes et regarde en arrière. *"Le premier jour, quand on nous a amenées ici, au Petit Saigon, j'ai voulu mourir. Mon fils, qui avait 4 ans, ne voulait pas descendre du car et m'a demandé : 'Maman, c'est ça la France ? — Oui, mon fils, c'est ça la France', lui ai-je répondu. Il faisait froid, l'herbe était haute entre les baraques. On nous a donné une écuelle et deux couverts, et on nous a laissés comme ça."*

### Couvre-feu à 22 heures et paternalisme au quotidien

Joséphine a 98 ans. Elle est née dans la région de Hanoi et parle un français parfait. Elle l'a appris à l'école des colonisateurs. Ses yeux, qui ne sont plus maintenant que deux minces fentes, me scrutent intensément. Pourquoi cette attention soudaine après des décennies d'indifférence ? *"Nous avons été invisibles, des 'choses' qu'on a exploitées, des naïves qu'on abusait. On nous décrivait Hô Chi Minh comme un monstre et nous, nous avions peur de lui. Maintenant, savez-vous ce que j'en pense ? Je le respecte. Il a redonné sa dignité à un peuple réduit à la misère."* Les longues heures de solitude passées dans le camp, qui n'est plus peuplé aujourd'hui que de souvenirs, l'ont aidée à penser, à renouer les fils de son existence. Tout devient plus clair et se teinte d'amertume, de regrets pleins de dignité. *"Aujourd'hui, il est trop tard et c'est vraiment dommage. C'est aussi notre faute. Nous n'avions pas le courage de nous rebeller, nous avons peur qu'on nous enlève nos enfants, qu'on les place dans des orphelinats. Et puis il n'est pas facile de raisonner lorsqu'on passe toutes ses journées courbées dans les champs à ramasser des haricots et des tomates payées au cageot, le dos brisé quand on rentre à la maison, avec quatre enfants à nourrir."*

On me raconte la bataille épique de Diên Biên Phu, qui scella dans le sang la fin de l'aventure coloniale française en Extrême-Orient, et la fuite éperdue devant l'avancée du Vietminh ; les tribulations du voyage transocéanique, les baptêmes forcés, le débarquement à Marseille et les autocars qui, en 1954, déversaient les jeunes femmes et leurs enfants dans les campagnes désolées du Lot-et-Garonne. On me montre la pagode et le terrain de football, aujourd'hui à l'abandon, aux grillages arrachés, où dans les années 1960 et 1970 leurs fils disputaient des matchs contre les équipes des villages voisins. Les images et les souvenirs défilent et, aujourd'hui, après tant de souffrances, l'Histoire prend des airs de farce amère. L'autorité exercée par les Français "de souche" qui leur faisaient si peur apparaît aujourd'hui pour ce qu'elle était : l'imbécile coup de patte du "tigre de papier" vaincu sur le champ de bataille et incapable de renoncer à ses prérogatives racistes. On évoque le visage dur et fermé du directeur du camp, le sévère M. Bouchet, sélectionné en raison de son long "apprentissage" au Tonkin. Avec ses méthodes autoritaires et paternalistes – et pour le compte du ministère de la Défense –, Bouchet administrait la vie de plus d'un millier de personnes parquées à partir de 1956 dans ce coin de France isolé au milieu des champs.

*"Je ne pourrai jamais oublier le regard plein de terreur qu'avait ma mère quand elle était convoquée au bureau de l'administration",* raconte Mathieu Samel, qui a passé son enfance dans ce camp et est aujourd'hui

réalisateur de télévision. *"Quand nous étions enfants, le couvre-feu était sonné à 22 heures. La seule fois où nos parents, qui pendant des années avaient baissé la tête, décidèrent de former une association, le préfet envoya une garnison de gardes mobiles qui restèrent pendant des années à surveiller l'entrée du camp. Ceux qui ne rentraient pas chez eux à temps étaient forcés de rester dehors pendant toute la nuit. Les signes extérieurs de richesse n'étaient pas admis. Pas de voitures, pas même une Mobylette pour aller travailler. Si au cours d'une inspection on en trouvait une en notre possession, on était chassé du camp et on n'avait plus le droit d'y revenir"*, explique Jean-Claude Rogliano, qui aujourd'hui, comme Hélène, est revenu habiter au lotissement N et a installé une petite caméra vidéo artisanale à l'entrée, pour protéger son jardin exotique, méticuleusement entretenu.

Les enfants des grands-mères du camp ont aujourd'hui entre 50 et 60 ans et habitent Toulouse, Bordeaux, Paris. Quelques-uns sont revenus, à la suite d'un divorce, d'une séparation ou d'un licenciement, mais la plupart "s'en sont sortis", ont fondé une famille et ont aujourd'hui un métier respectable. Ils reviennent au camp à la mi-août ou pour la fête du Têt, le nouvel an chinois. Ils viennent avec leurs petits-enfants retrouver les mères et les grands-mères, à qui ils demandent de leur préparer le bun chan, le porc laqué accompagné de nuoc môm et de feuilles de menthe et de persil vietnamien, qu'elles cultivent en pot et qui égayaient les façades. Ils viennent aussi s'approvisionner à l'épicerie de la famille Gontran, qui a des produits introuvables ailleurs. Mais la municipalité, ainsi que diverses commissions ministérielles ont déclaré les baraquements insalubres. Pendant plus d'un demi-siècle, rien n'a été fait pour ses habitants, sinon au nom de l'assimilation forcée et de la négation d'une culture qui n'était pas conforme aux valeurs rigides de la république. *"Je me demande ce qui pouvait bien passer par la tête de notre institutrice quand elle nous expliquait au cours d'histoire que nos ancêtres étaient des Gaulois"*, ironise Mathieu Samel, le documentariste.

### **"Nous sommes pour toujours ceux du petit Saigon"**

Aujourd'hui, le camp semble végéter dans l'attente interminable d'une improbable décision communale de "réhabilitation". Les lettres recommandées ont dissuadé les efforts des grands-mères, des enfants et des petits-enfants pour sauvegarder ces quelques hectares oubliés auxquels les attache un fort sentiment d'appartenance cimenté par les souffrances. Mais la colère pudique de "ceux du Petit Saigon" survivra aux pelleteuses qui ont déjà commencé à creuser. Le camp n'est pas fait seulement de murs et de baraques. *"Au fond de nous, nous ne sommes ni français ni vietnamiens, nous ne sommes même pas eurasiatiques comme d'autres métis. Nous sommes ceux du Petit Saigon, ceux du centre d'accueil. Et nous le resterons toujours, quoi que nous fassions"*, me dit un garçon de la troisième génération.

Comment est-il possible, alors, qu'un camp qui était un symbole d'exclusion, dont les habitants étaient stigmatisés, se transforme en un hybride atemporel, au fort pouvoir d'attraction ? Au siècle dernier, Hannah Arendt expliquait à propos des camps réservés aux apatrides des démocraties libérales que ceux-ci constituaient *"le seul lieu possible pour qui est sans appartenance"*. Peut-être le Petit Saigon est-il cet entre-deux, ce succédané d'une patrie impossible, que les enfants héritiers de l'exode indochinois viennent chercher chaque été. Les hésitations des institutions qui ne se résolvent ni à laisser le camp survivre jusqu'à ce qu'il meure, ni à intervenir pour accélérer sa mort montrent peut-être qu'il s'est réapproprié son destin.

Tommaso BASEVI